

THÉOLOGIES DU SALUT AU COURS DES SIÈCLES

INTRODUCTION

1- Pour comprendre la diversité es théologies au cours des siècle il est important d'avoir en mémoire

- 11- que , pour le christianisme, le Dieu de Jésus christ est le Dieu qui sauve
- 12- que pour exprimer ce salut, les hommes sont partis
 - de leur expérience de passage de l'absolu de la négativité à l'absolu de la négativité à l'absolu de la positivité, ce qui a entraîné le mythe de la totalité
 - et d'autre part, faisant l'expérience de la distance entre l'espéré et le vécu, i
 - ils ont reporté cette réalité du salut dans un ailleurs de la vie terrestre,
 - un. au delà le plus souvent imaginaire
 - Ces deux chemins poussent, à regarder le salut (plus ou moins selon les époques, comme un objet à ,conquérir, ou à recevoir, comme un état à posséder, ou comme un processus, une démarche, un parcours.

2- En fait, l'histoire de la théologie chrétienne témoigne le plus souvent de ces attitudes variables

Assez souvent, le salut est considéré comme un état ultime, un terme à la fin de l'histoire, un point final : le « port du salut », le jugement dernier, la vie éternelle dans l'au delà. L'existence humaine est alors vue comme un temps préalable ((sacrifices...) sans lequel l'état final considéré n'aurait aucune possibilité d'être..

Saint Paul, dans l'épître aux Romains, a accentué cet aspect eschatologique du salut : les baptisés sont justifiés par le don de Dieu et seront sauvés par le jugement final. La justification est un acte historique orienté vers l'état transhistorique du salut.

Pour autant, il sera permis aussi, à d'autres époques (XXème siècle en particulier) d'utiliser le mot salut pour dire ce qui se passe dans l'histoire : un salut déjà là !. Le salut ne va pas sans un agir : l'agir de Dieu d'abord : le Christ sauve, l'agir humain ensuite. Et à ce niveau deux possibilités se présentent :

+ Restant défini comme un état attendu auquel il s'agit de se préparer, le salut se trouve justement préparé pendant la vie humaine par une recherche morale et ascétique. La vie humaine est alors une préparation, une entreprise à conduire pour être digne du salut et apte à recevoir le don divin lors du jugement final. Dès lors le salut clôt l'histoire, il n'est pas une réalité dans l'histoire. Certes, cela présuppose un processus, mais sans que ce dernier soit une réalité en lui-même. La dominante reste l'état.

+ Lorsque le mot salut dit ce qui se passe dans l'histoire humaine, l'état vers lequel nous allons s'est converti en actes à partir desquels nous marchons. Parce que c'est la marche même (jusque dans sa réalité chaotique) qui est importante. Le salut est déjà là non pas comme une anticipation imaginaire, mais réellement comme une forme pratique d'existence.

Le temps de nos vies n'est pas une durée préparatoire, une propédeutique dont la valeur serait tout entière dans le résultat recherché. C'est un temps de réalisation.

Parce que Dieu lui-même en Jésus Christ a mis en acte l'état final, il nous est possible à notre tour de transformer nos aspirations à « l'ultime » en énergie historique. Et cela n'empêche pas qu'il y ait encore une espérance, encore une attente, encore un état auquel il est légitime d'aspirer. C'est la parousie (Mt 25). C'est aujourd'hui que tout se joue, même si la parole divine de discernement final ne nous appartient pas. Nous sommes en mesure d'attendre et d'espérer si nous sommes aussi et d'abord capables de rappeler activement et d'actualiser quotidiennement l'acte de la Pâque.

3- Cela veut donc dire, quelles que soient les conclusions mises en valeur au cours des siècles (insistance sur l'état ou sur la marche) que le salut est d'abord et avant tout un acte gratuit qui vient de Dieu et s'accomplit dans notre histoire, afin de nous conduire au seul et vrai bonheur que nous désirons tous. Cette initiative de Dieu nous libère à la fois de notre finitude créée et de notre finitude pécheresse, la première libération nous permettant, quoique finis de réaliser notre désir de vivre en communion avec la vie infinie de Dieu, la seconde nous permettant, parce qu'en rupture d'amitié avec Dieu d'être reconduits à Lui par Lui.

C'est autour de cette double libération et en fonction de ce double mouvement du Christ, unique médiateur de Dieu à l'homme (mouvement descendant) et de l'homme à Dieu (mouvement ascendant) que nous allons avoir des images scripturaires qui vont, pour la plupart exprimer les différentes facettes de notre salut. Mais on n'oubliera pas que ces images ne sont pas des concepts : elles ne collent jamais parfaitement à la réalité visée. Elles sont des métaphores pour exprimer autant que faire se peut, la transcendance de Dieu et notre relation à cette transcendance : adoption filiale, justification, rédemption libération (avec la rançon et le rachat) , sacrifice, expiation, satisfaction, substitution, solidarité. C'est la manière d'utiliser ces termes qui a donné naissance à diverses théologies du salut au cours des siècles. Et tout cela dépendra de la conception selon laquelle l'Eglise exprimera la médiation entre Dieu et les hommes.

1- UN UNIQUE MEDIATEUR : LE CHRIST

Privilégier cet accent ou non don,ne place à diverses théologies du salut

1 Tim 2,5 : « *Il n'y a qu'un seul Dieu, qu'un seul médiateur aussi entre Dieu et les hommes, un homme : Christ Jésus qui s'est donné en rançon pour tous* ». Jésus est médiateur du simple fait de qui il est : vraiment Dieu et vraiment homme (c'est bien sûr une conviction qui touche à la réalité du christianisme). Il peut donc réunir l'homme et Dieu. Il est comme la plateforme de communication entre Dieu et l'humanité et cela dans les deux sens, descendant et ascendant.

Le danger viendra de ce que, à certains moments de l'histoire, on parlera de la médiation de l'Eglise comme équivalente à la médiation du Christ. Coffy en 1973 soulignera que l'Eglise n'est pas le Christ, mais seulement son sacrement. Et cette équivalence supposée découlera du fait que la médiation unique du Christ a besoin d'être représentée et actualisée au delà de la période de la vie de Jésus par la mission ministérielle de l'Eglise. L'Eglise est l'institution de l'Événement du Christ. Elle porte cet événement dans le temps et dans l'espace et donc a mission de le rendre présent. La médiation du Christ est le fondement

transcendant (qui relie à Dieu dans les deux sens) et peut s'exprimer par la médiation instrumentale de l'Eglise.

Mettre ces deux médiations en équivalence provoque au cours des siècles des excès jusqu'à faire oublier à l'Eglise ce dont elle était le sacrement, la médiation. Ce faisant, parce que déclarée directement médiation entre Dieu et les hommes, sa réalité humaine la fera tomber dans des déviations liées à sa propre finitude, reliant le salut à des conditions déterminées par elle et lui donnant une toute puissance usurpée, un tout savoir, un tout avoir, un tout valoir. (jusqu'à vouloir décider de qui était sauvé et de qui ne l'était pas : péché mortel etc...) Il est possible d'analyser certains moments de l'histoire avec cette grille de la médiation usurpée de l'Eglise et cet oubli de sa mission sacramentelle et seulement sacramentelle.

2- Du côté de la médiation descendante LES IMAGES SCRIPTURAIRES ET LES THÉOLOGIES QUI EN ONT DÉCOULÉ AU COURS DES SIÈCLES

21- L'adoption filiale : « plus je deviens homme, plus Dieu me divinise »

Cf. Ro 8,15 ; Gal 4,5 ; 1 Jn 3,1-é

Cette image fait de nous des frères du Christ et des Fils du Père. Cette expérience de l'adoption s'exprime de façon expresse en 2 Pi 1-4 par la formule « *vous entrez en communion à la nature divine* ». C'est là que nous voyons qu'il s'agit d'une image ou d'une métaphore. Il s'agit d'une relation humaine transposée en fonction de notre relation à Dieu. Au cours des siècles, cela donne une vision différenciée de notre « divinisation » jusqu'à laisser penser que nous serions arrachés à notre humanité puisque devenant des « dieux ». On voit la répercussion que cela peut avoir sur la théologie du salut. Etre sauvé reviendrait (ce fut le cas à certaines périodes, et encore aujourd'hui) à sortir de son humanité. Or humanisation et divinisation ne sont pas en proportion inverse mais en proportion directe : plus je deviens homme plus Dieu me divinise.

22- La justification Rm 5

La justification fait référence au fonctionnement de la justice humaine, mais dans un sens paradoxal. Car la justice de Dieu n'est pas celle qui condamne le pécheur. Elle n'est en rien vindicative. Elle est la justice salvifique qui accomplit par grâce les promesses de Dieu. Elle rend sa justice au pécheur en lui faisant grâce et en lui redonnant l'amitié divine. A ce don de la justice que Dieu propose ne peut et ne doit répondre que l'acte de foi (Comme Abraham ou Marie). C'est l'expérience de Paul, d'Augustin et de Luther qui comprennent que c'est le Christ qui nous justifie et non nos œuvres.

Foi et œuvres.. plus, moins.. la foi seule, œuvres nécessaires, en jeu de la controverse entre catholiques et protestants... Controverse qui trouve son durcissement au Concile de Trente et les siècles suivants. Controverse qui depuis trente ans a donné lieu à un dialogue, aboutissant à la Déclaration d'Augsbourg en 1999 qui constate qu'au delà des sensibilités et des formulations théologiques propres aux uns et aux autres, catholiques et protestants étaient bien unies dans la communion d'une même foi en Jésus Christ, unique sauveur et unique médiateur du salut.

A l'époque du Concile de Trente, la cristallisation s'est faite autour de spécificités distinctives :

REFORMATEURS	CATHOLIQUES (TRENTE)
- La corruption totale de la nature humaine	- Il demeure une liberté en l'homme
- L'homme est entièrement passif à l'égard de la grâce de Dieu qui justifie	- L'homme coopère à l'œuvre de la grâce
- Le processus de la justification est tout entier du côté de Dieu	- Il existe un renouvellement intérieur de l'homme
- Les œuvres bonnes sont les fruits de la grâce	- Trente parle du caractère méritoire des œuvres de l'homme, s'agissant de son salut

Au XXème siècle, dans les dialogues, il y eut relecture commune des écrits des réformateurs et des textes du Concile de Trente. Cette relecture mit au jour qu'il ne s'agissait pas tant de positions frontalement opposées mais de documents habités par des soucis différents ayant comme conséquences des insistance différentes. Ce qui amena à un « consensus différencié » mettent les deux approches dans une relation de diversités non plus séparatrices mais réconciliées. Il y a un consensus sur les vérités fondamentales une théologie trinitaire (N°15) et la conviction que tous les hommes sont appelés au salut (1N°16). Avec Paul, (Rm et Gal) tout croyant peut découvrir que Dieu sauve l'homme sans acception de ses mérites et de sa dignité mais seulement en vertu de la promesse de salut accomplie en Jésus Christ.

Mais ce langage de la justification, s'il fut la cheville ouvrière de la théologie protestante appartient encore peu à la catéchèse catholique. D'autres mots vinrent essayer d'approcher ce mystère du salut.

23- La Rédemption et la libération

Ce terme de « rédemption » est tellement répandu qu'il en est arrivé à presque devenir synonyme de salut, relayé au moins dans la N.T. par celui de « libération » (qui renvoi aujourd'hui à des images plus contemporaines.

Ces deux termes nous suggèrent qu'il s'agit d'un combat douloureux et victorieux.. La rédemption renvoie dans le N.T. à la pratique antique du rachat des esclaves ou de la délivrance d'un peuple réduit à l'esclavage, avec l'idée de « rançon » (cf. aujourd'hui les prises d'otages) Mt 20, 28. Mais il s'agit là encore d'une métaphore. Donner sa vie en rançon = » *cela lui a coûté cher* », *il y a mis le prix, il a payé de sa personne.* » Le Christ est allé jusqu'à la mort dans sa lutte victorieuse contre le péché.

On peut comprendre la dérive qui s'opérera au Moyen Age (mais déjà chez les Pères) lorsque la théologie estimera que la rançon devait être versée à Dieu lui-même en compensation de l'offense des hommes vis à vis de lui : seul le Christ pouvait alors répondre aux exigences de justice pour que le pardon de l'humanité soit possible !

D'où la notion de rachat véhiculée par les théologies du second millénaire.

3- Du côté de la médiation descendante, LES IMAGES SCRIPTURAIRES ET LES THÉOLOGIES QUI EN ONT DÉCOULÉ AU COURS DES SIÈCLES

31- Le sacrifice

Un terme que les réformateurs refuseront tel qu'il était employé au XVI^{ème} siècle et aux siècles suivants.. Un terme remis sur le chantier par les travaux de René Girard qui refusait le « pacte sacrificiel » ayant eu cours dans le Christianisme. Il revenait à dire que l'homme versait à Dieu une compensation équivalente au poids de l'offense faite, tandis que Dieu s'engageait à pardonner après que cette prestation fût accomplie. Girard avait raison de réagir contre cette conception théologique, sans doute moins de refuser formellement le terme de sacrifice et de projeter cette idée du « pacte sacrificiel » dans certains textes de l'Écriture. Le terme de « sacrifice » est présent dans le premier et le deuxième testaments, mais le sens du terme s'est modifié entre les sacrifices anciens et le sacrifice du Christ puisque le second abolit les premiers. Le sacrifice du Christ n'est plus une offrande matérielle et extérieure, il est un sacrifice existentiel et un sacrifice spirituel. Le Christ accomplit le don de soi « jusqu'à la fin » par amour de son Père et de ses frères. Le caractère onéreux de ce sacrifice vient non pas du Père mais des hommes et sous sa forme douloureuse, il accomplit le retour de l'humanité à Dieu, son salut.

La vision du « pacte sacrificiel » aura aux temps modernes des répercussions néfastes tant sur la conception de la mort de Jésus que sur la conception de l'eucharistie.

32- L'expiation

Ce terme est aussi présent dans le N.T. (Rm 3,25 ;1Jn 2,2) et nous heurte autant que le précédent. Mais une fois encore, il s'agit d'une image empruntée au fonds sémantique de l'histoire des religions. Pris dans son sens direct il ne peut qu'heurter profondément. Pris dans son sens spirituel, il peut signifier « intercession », voire ce mot difficile quelquefois utilisé « propitiation ». Il s'agit d'une prière qui engage toute la vie : He 7,25 : *A la Croix, le Christ inaugure sa fonction future d'être celui qui, toujours vivant, intercède pour nous, au nom de la solidarité que lui a conférée son incarnation* » (médiation ascendante).

Les siècles joueront sur la présence du « sang » dans certains textes du N.T, provoquent une théologie quelque peu sanguinolente, alors que ces textes présentent le sang comme une partie prise pour le tout, c'est à dire le don existentiel de la vie de Jésus qui intercède pour nous. (*mon corps livré, mon sang versé*)

33- La satisfaction

Voici un terme qui n'est pas employé dans les Écritures et qui nous à partir du Moyen Âge de la doctrine de la pénitence. lors qu'Anselme utilisait cette formule dans son étymologique « en faire assez » et donc non pas au sens qui aura cours ensuite : « compenser intégralement », la théologie scolastique propagea l'idée de l'exigence d'une compensation exacte du mal commis et plus encore d'une compensation accomplie avant le pardon pour que celui-ci soit possible. En fait, l'idée juste pour ce terme « satisfaction » est celle de la réparation qui doit désirer accomplir. dans la mesure du possible, tout homme conscient de ses

fautes. Et donc la satisfaction est une exigence que le pardon lui-même rend possible et qui vient donc après lui.

Pourtant, liée à la doctrine occidentale de la réparation, la satisfaction a renforcé » l'idée de rachat, de correspondance e »t a fait dérapé celle de justification.

34- La substitution

Ce terme n'est pas non plus dans l'Écriture, mais il s'inscrit dans le sillage du précédent et appuie l'idée de la compensation exacte du mal commis. Ce terme juridique a donné lieu aux excès de la substitution pénale. Le Christ, innocent, a été considéré (théologiquement) par Dieu comme un coupable méritant punition et il s'est substitué à nous pour subir devant Dieu la peine exigée en raison du péché.

Ce terme est aujourd'hui abandonné, sauf peut-être dans le sens d'une « substitution initiatique » (B Lauret), le Christ ayant pris l'initiative d'être le premier de cordée qui nous entraîne à sa suite dans son retour vers le Père, initiative dont nous étions radicalement incapables. En fait, à la suite de Kasper, nous pouvons lui préférer aujourd'hui le terme de « solidarité » Mt 25,40, He 7,27

CONCLUSION

Les deux mouvements (descendant et ascendant) apparaissent nécessaires pour dire le salut. Mais entre les deux millénaires, il y eut comme un changement du centre de gravité

1- Depuis le Moyen Âge et dans les temps modernes, l'attention s'est focalisée sur le mouvement ascendant et donc sur la libération du péché. Dans cette attention, la rédemption, n'était plus à l'initiative de Dieu venant « racheter » son peuple, c'est à dire retrouver comme son peuple cette humanité tombée dans le péché. Elle était devenue l'ensemble des conditions exigées de l'homme pour que Dieu puisse lui pardonner. La justification n'était plus tant l'action de Dieu venant justifier le pécheur que l'acte de l'homme venant rendre justice à un Dieu offensé.

2- Le XXème siècle est revenu à la perspective globale du 1^{er} millénaire qui respectait la dominante de la médiation descendante. L'initiative de salut et de pardon vient de Dieu et se situe avant l'exigence de réparation. Les excès de la théologie de la substitution ont fait de gros ravages dans les comportements chrétiens. Il faudra attendre 1950 pour qu'après de timides essais, un homme comme Y de Montcheuil, mort à la guerre, mais dont le livre « leçons sur le Christ » paraît en 1949 vienne contester cette vision de substitution, de satisfaction et d'expiation. Encore que le livre fut retiré ! Mais les idées étaient lancées. Le père de Lubac puis le sulpicien Richard prirent la suite. Les recherches bibliques aidèrent aussi à modifier la compréhension des choses.

Mercredi matin (2)

Tout cela n'est pas sans conséquence sur la question de session : De quoi Jésus nous libère t-§il « ?

En guise de conclusion, je terminerai par le témoignage de mon ami Bernard Mercier qui à sa manière répond à cette question. C'est aux pages 82-83 et 88-89 de son livre « *Plongé dans les ténèbres, un appelé dans la guerre d'Algérie* Ed. Atelier 2002